LE CHRIST (*)

DIEU SEUL

Jour à jamais béni, jour heureux de ma vie,
Où l'image du Christ apparut à mes yeux.
Reste, ô doux souvenir, dans mon âme ravie,
Accompagne mes pas sur la route des cieux !

Quel génie, enfantant ce chef-d'œuvre admirable,
De ce vivant ivoire a fait parler les traits ?
Quel cœur a mesuré cet abîme insondable
De Jésus immolé avant tous nos forfaits ?

Son regard fut témoin du drame du Calvaire.
Ses yeux ont vu couler le sang de mon Sauveur :
Une céleste extase, une pure lumière
Lui dévoila Jésus et sa longue douleur.

Tu m'as tout retracé, sainte et divine Image,
Les tortures du corps, les tourments de l'amour ;
Par toi j'ai tout compris, sa mort fut mon ouvrage ;
Que ne puis-je à tes pieds expirer à mon tour !

Venez et contemplez le triple rang d'épines
Ceignant ce front royal, perçant ce chef sacré,
Et son sang, se mêlant à ses larmes divines,
Implorant le pardon pour son frère égaré !

Qui donc nous redira le langage sublime
De son regard mourant et porté vers les cieux ?
O céleste douceur, ô douloureux abîme,
Où l'amour de Jésus se révèle à nos yeux ?

Oh ! laisse-moi baiser sur ta face livide
Ces vestiges cruels d'un soufflet infamant
Je ne m'abuse pas, c'est ma main déicide
Qui t'infligea, mon Dieu, cet odieux tourment !

Dans sa bouche entr'ouverte, ô langue desséchée,
Tu murmures encore : J'ai soif, soif de ton cœur ;
Oui, ta brûlante soif ne peut être étanchée
Que par le repentir, les larmes du pécheur.

Toujours je la verrai cette épaule blessée,
Que déchira pour moi le fardeau de la croix ;
Toujours je la verrai cette main transpercée,
Qui semble me bénir pour la dernière fois.

Ses muscles sont tendus, ses veines épuisées,
Le Prophète l'a dit : tous ses os sont comptés,
Ses membres sont meurtris, toutes ses chairs blessées
Et le sang à longs flots coule de tous côtés.

Laisse-moi m'abreuver à cette source pure
Qui jaillit, ô Jésus, de ton cœur adoré,
Je veux, collant ma lèvre à ta large blessure,
Savouer à longs traits ce breuvage sacré.

Va donc, ô Dieu victime, où ton amour t'appelle,
Subjuguer à la fois et l'orgueil et l'erreur,
Calmer le repentir, charmer le cœur fidèle,
Confondre dans tes bras le juste et le pécheur.

Mais en quittant ce toit, tu vois couler nos larmes,
Que ne puis-je, ô Jésus, te suivre pas à pas ?
Te montrer en tous lieux et révéler tes charmes
A ce monde insensé qui ne te connaît pas ?

Je ne te verrai plus, effigie adorable,
Mes regards attristés te chercheront en vain...
Mais non, tu m'as laissé l'empreinte ineffaçable
De ton Image sainte, ô Crucifix divin.

Partout tu m'apparais, partout je te contemple,
Ta croix, à mon réveil, se dresse devant moi,
Dans mon humble cellule et surtout dans le Temple
Où mon âme, ô mon Dieu, s'épanche devant toi.

Que j'expire à tes pieds, si jamais je t'oublie,
Si je ne vois tes traits jusqu'au dernier soupir.
Ah ! du calice amer, pour moi tu bus la lie,
Pour toi, mon doux Jésus, je veux vivre et mourir.

Pour moi sur cette terre il n'est plus qu'un délice,
Répandre ton amour, partager ta douleur ;
Loin de moi le plaisir : amour et sacrifice !
Tel est, ô Dieu souffrant, le seul cri de mon cœur.

Cloue à ta croix ce cœur, couronne-moi d'épines,
C'en est fait, mon Jésus, oui tout est consommé.
Mon Dieu, je me remets entre tes mains divines,
A toi seul j'appartiens, à toi j'ai tout donné.

Tout : mon âme et mon corps, oui, tout, ma vie entière,
Les gouttes de mon sang, mon esprit et mon cœur,
Ma famille chérie et mes sœurs et ma mère,
Et mes jours d'amertume et mes jours de bonheur.

Ah ! donne-moi ta croix : c'est ma seule richesse,
C'est là tout mon trésor, ô sainte pauvreté ;
Sur mon cœur défaillant, que toujours je la presse
Pour te la rendre au jour de ton éternité.

LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XIV

LE PÈRE ET LA FILLE

(Suite)

Le médecin écouta avec une attention profonde le récit rapide des circonstances dans lesquelles M. Talbot et Pauline avaient été trouvés.

— Ah ! dit-il ensuite, je comprends ! l'effrayante catastrophe de la nuit dernière, les dangers courus, et sans doute l'horrible spectacle de son père frappé sous ses yeux, n'auront que trop suffi pour égarer l'intelligence de cette infortunée ! Combien de fois n'ai-je pas vu maître et se développer une soudaine folie, dans des circonstances moins terribles !

— Mais, monsieur, Dieu est juste... il n'est pas sans pitié... reprit vivement madame Audouin, il ne peut permettre, n'est-ce pas, que la chère enfant reste folle ?...

— Dieu seul connaît les secrets de sa volonté, répliqua le médecin, et vous m'adressez une question à laquelle je ne puis répondre...

— Eh ! quoi, cette intelligence si vivace, cette raison si jeune, si brillante et si pure, resteraient à jamais voilées ?

— Je me tromperais, madame, en vous disant que la guérison est probable... Mais j'affirme cependant qu'elle est possible...

— Enfin, monsieur, que faut-il essayer pour combattre cet horrible mal ?...

— Rien.

— Rien, dites-vous ! ah ! je ne veux pas le croire... la science est puissante ! elle triomphe des maladies du corps... ne peut-elle triompher également de celles de l'âme ?

— Non, madame... sortie de son domaine, elle devient impuissante... l'âme lui échappe, car elle ne relève que de Dieu !... une vie calme jusqu'à la monotonie, l'absence de toute émotion vive, le séjour de la campagne, s'il est possible, voilà ce que je dois conseiller uniquement, sinon comme remèdes efficaces, du moins comme agents de guérison capables d'amener d'heureux résultats...

— Et ces résultats, monsieur, si Dieu permet qu'ils se manifestent, se feront-ils longtemps attendre ?

— Je donnerais beaucoup, madame, pour pouvoir vous répondre affirmativement, mais, de même que je vous ai donné tout à l'heure, sans hésitation, une désolante certitude à l'égard du père, je suis contraint de vous répéter qu'à l'endroit de la fille mon ignorance est absolue...

Ces paroles désolantes terminèrent l'entretien de la gouvernante et du médecin, et ce dernier quitta cet intérieur si cruellement éprouvé, pour aller porter à d'autres souffrances des secours, plus utiles sans doute et plus efficaces.

Aussitôt que madame Audouin se trouva seule entre M. Talbot et Pauline, elle s'agenouilla.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, avec l'élan d'une ardente foi, prenez du moins pitié de la pauvre enfant qui va rester orpheline ! Ne plongez pas son âme de seize ans dans l'éternelle nuit ! Mon Dieu, rendez-lui la raison !

XV

LE CONVALESCENT

Six semaines s'étaient écoulées depuis les événements sinistres auxquels nous avons fait assister nos lecteurs.

Ceci nous amène au milieu d'un mois de juillet de l'année mil sept cent soixante-dix.

Pénétrons, vers les onze heures du matin, dans l'hôtel de la rue Saint-Louis et dans la chambre à coucher du baron de Lascars.

Enveloppé dans les plis d'une robe de chambre devenue trop large pour son corps amaigri, Roland était à demi étendu sur un fauteuil moelleux, à côté d'un guéridon supportant une côtelette cuite à point et une bouteille de ce vin de Bordeaux que le maréchal duc de Richelieu et le roi Louis XV venaient de mettre à la mode.

Il suffisait de jeter un regard sur le gentilhomme pour comprendre qu'il relevait à peine d'une longue et dangereuse maladie. Sa figure, prodigieusement amincie, faisait paraître son nez plus long et doublait la grandeur de ses yeux. Ses mains, très effilées et d'une blancheur d'ivoire étaient presque diaphanes.

Cependant des signes irrécusables annonçaient que la convalescence venait de commencer et que, selon toute apparence, elle ferait des progrès rapides.

Une teinte faiblement rosée nuançait çà et là ses joues pâles. Les lèvres offraient une coloration de bon augure, les yeux avaient de l'éclat, et enfin l'appétit ne manquait point au convalescent, à en juger par la façon pleine de vivacité et d'entrain avec laquelle il attaquait sa côtelette et mordait son petit pain.

En face de lui se tenait debout son premier valet de chambre, Lorrain, avec une serviette sur le bras, prêt à devancer ses ordres et à prévenir ses moindres désirs.

Au bout de quelques minutes il ne restait sur l'assiette de Lascars qu'un os parfaitement nettoyé et quelques miettes de pain.

Alors le baron se renversa dans son fauteuil, en poussant un soupir de béatitude, après avoir savouré un demi-verre de vin de Bordeaux, et il dit :

— Dieu me damne, Lorrain, mon garçon, je me sens meilleur appétit qu'en me mettant tout à l'heure à table, et je crois que cet appétit est de bon conseil... Allez donc, au plus vite, à la cuisine me chercher une seconde côtelette...

Lorrain se dirigea vers la porte, mais, au moment de l'atteindre, il se retourna vers son maître et murmura d'un ton respectueux :

Monsieur le baron me permettra de lui faire observer que les médecins ont recommandé par-dessus toutes choses la sobriété la plus absolue... ils affirment qu'une nourriture un peu trop abondante amènerait infailliblement une rechute et que cette rechute serait des plus graves...

— Au diable les médecins ! s'écria Lascars avec impatience,

ce sont des ânes bâtés ! ils ne savent ce qu'ils disent ! qu'on m'obéisse et qu'on se dépêche !...

Lorrain était déjà sorti, il ne tarda point à reparaitre avec la côtelette réclamée et un deuxième petit pain.

Lascars expédia résolument, et surtout rapidement, ce renfort de comestibles. Quand il eut achevé, la teinte rosée des joues et l'éclat du regard avaient augmenté de façon notable.

— A la bonne heure !... reprit-il alors avec l'expression d'un parfait contentement, voilà que je me sens tout à fait bien, et peu s'en faut que je ne fasse atteler mon carrosse pour aller prendre un peu le grand air sur les boulevards neufs...

— Faut-il atteler, monsieur le baron ? demanda le valet de chambre en feignant de prendre au sérieux cette irréalisable fantaisie du convalescent.

— Non... non... pas aujourd'hui... répondit Lascars, reculant devant une imprudence par trop manifeste, nous verrons demain... il me semble que demain j'aurai la vigueur d'un hercule !...

— Il est positif, dit Lorrain, que les forces de monsieur le baron reviennent comme par enchantement, et l'on pourrait crier au miracle à le voir tout dispos et déjà si bien refait, après avoir perdu tant de sang et après un grand mois de grosse fièvre...

— Ah ! ah ! s'écria Lascars en riant, ma quasi-résurrection vient d'étonner beaucoup de monde, je crois... à commencer par les médecins qui me jugeaient à peu près mort et bon à enterrer...

— Oh ! quant à ça, monsieur le baron, c'est exact...

— Lorsqu'on m'a rapporté ici, demanda Lascars, que disaient-ils, ces sots personnages ?

— Ils hochaient la tête de bas en haut et du haut en bas, de droite à gauche et de gauche à droite, à la façon des magots de la Chine, et ils se crachaient au visage des mots latins, auxquels je ne comprenais goutte, mais qui signifiaient que monsieur le baron était un homme fini...

— Et très volontiers, n'est-ce pas, ils m'auraient, sans plus attendre, jeté le drap sur la figure ?...

— Ils l'auraient jeté, certainement, de bien grand cœur... mais une chose les retenait...

— Laquelle ?...

— L'envie de faire beaucoup de visites, d'ordonner force remèdes et de se mettre en mesure de présenter un long mémoire aux héritiers de monsieur le baron...

— Et cependant, s'écria Lascars, me voilà vivant, bien vivant, malgré leurs pronostics de mauvais augure, et je signe avec l'existence un nouveau bail qui ne finira pas de sitôt !... Je connais mon état mieux que personne, que diable !... je suis sûr qu'avant huit jours j'aurai repris mon train de vie habituel et je m'occuperai de mes affaires...

— Et moi, répliqua Lorrain, je parierais qu'avant deux semaines monsieur le baron s'occupera non seulement de ses affaires, mais encore de ses amours...

— Mes amours ! répéta le convalescent, faquin, vous m'y faites penser... me voici curieux de savoir ce qu'est devenue cette petite pendant les six semaines de ma maladie.

— La jolie demoiselle blonde de la rue de Vendôme ? demanda le valet de chambre. Est-ce de celle-là que parle monsieur le baron ?

— D'elle-même...

— La chose est bien facile à savoir... monsieur le baron veut-il que je m'informe adroitement ?...

— Oui.

— Quand dois-je prendre ces informations ?...

— Le plus tôt possible...

— Tout de suite, alors ?

Lascars fit un signe affirmatif.

— J'y cours à l'instant, continua Lorrain, et, pour peu que je trouve mon petit portier Picard dans sa loge, et que je puisse le conduire au cabaret, avant une heure je serai de retour avec une masse de renseignements...

Le valet sortit et Roland se livra aux délices de la digestion dans un calme d'esprit et dans une profonde quiétude qui devaient avoir pour résultat d'abréger notablement sa convalescence. Au bout d'un quart d'heure il s'endormit, et le moment de son réveil coïncida tout juste avec celui du retour de Lorrain.

— Eh bien ? demanda-t-il à son valet de chambre, vous venez de la rue de Vendôme ?...

— Oui, monsieur le baron.

— Quelles nouvelles ?

— Mauvaises, monsieur le baron, très mauvaises...

Lascars, malgré l'excessif endurcissement de sa nature, tressaillit en entendant cette réponse.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, elle est morte ?

— Il vaudrait mieux qu'elle fût morte ! murmura Lorrain d'une voix sombre.

— Comment ?...

— La pauvre demoiselle est folle...

— Folle ! révéla le gentilhomme presque avec effroi.

— Oui, monsieur le baron, et très certainement, à ce que dit le petit portier, elle ne se guérira jamais...

— De quelle façon ce malheur est-il arrivé ?

— Monsieur le baron n'est pas sans se souvenir de la nuit du 30 mai dernier et du feu d'artifice de la place Louis XV, d'où monsieur le baron est revenu sur le dos, avec un coup de couteau dans la poitrine...

— Oui... je me souviens...

— Monsieur le baron n'est que trop payé pour ça !... Eh bien ! donc, il paraît que le vieux M. Talbot et sa fille avaient imaginé, eux aussi, d'aller voir le feu d'artifice... ça ne leur réussit pas plus qu'à monsieur le baron... Le lendemain matin on rapporta le père sur un brancard... il avait le crâne fendu, la petite le suivait en chantonnant ; elle ne savait ni ce qu'elle faisait ni ce qu'elle disait... elle était folle...

Lascars baissa la tête, et quelque chose qui ressemblait à du remords se fit jour dans cette âme sauvage et cuirassée contre toute émotion.

Au bout de deux ou trois secondes il passa sa main sur son front, comme pour chasser cette impression fugitive, et il demanda :

— Qu'est devenu le vieux Talbot ?

— Il est mort le lendemain du 30 mai, répondit le valet de chambre, et il paraît qu'alors il s'est passé une scène à tirer des larmes des yeux d'une statue de pierre... Une heure avant de s'en aller dans l'autre monde, le brave M. Talbot a repris sa connaissance et il a dit à peu près ceci : " Je sais que je vais mourir, et je veux, auparavant, embrasser et bénir ma fille." L'ancienne gouvernante a pris alors par la main la demoiselle qui était près de la fenêtre et qui regardait dans le jardin en chantant toujours, et elle l'a conduite à côté du lit de son père... Le vieux M. Talbot lui a parlé, mais elle ne le com-

(*) Cette poésie, inspirée par la contemplation du Christ de Charles-Quint, est l'œuvre d'une religieuse française.